

SYLVIE DAUMAS



LA ROSE DE MÉLIE

Prix des Lecteurs

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Sylvie Daumas

La Rose de Mélie

© Sylvie Daumas, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7127-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DE NOS JOURS

« J'aurais souhaité ne jamais exister. Elle vivrait, si tel était le cas.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais ce qui me déchire n'est pas de la savoir morte. Non. Mon calvaire, c'est ignorer quel parfum elle porterait, quelle musique elle écouterait, quel moment de la journée elle chérirait entre tous. Le matin ? Quand tout est encore possible ? Ou le soir, un peu avant la tombée de la nuit, entre le chien et le loup, entre l'obéissance et le défi ?

Oh, oui ! Je crois qu'elle aurait été un peu frondeuse. Nous l'étions aussi, n'est-ce pas ?

Je l'aimais. Tout comme vous.

Mais pas autant que j'aimais Mélie.

Et qu'ai-je fait ?

Du mal. À l'une et à l'autre. Il paraît qu'on ne peut vivre sans amour, que l'amour est don, partage, joie.

Foutaises.

L'amour est trahison, souffrance, solitude.

Ces trois mots résument ce que furent nos existences.

Il n'y a rien à ajouter. Ou si, peut-être. Une dernière chose que je vais écrire au verso de cette lettre. Avec les années, je ne sais plus vraiment si ce que je vais vous dire est arrivé ou si mon âme d'enfant l'a imaginé, ce jour-là, sous la terre, pour me rassurer. C'est seulement aujourd'hui, à l'heure de ma mort, que je trouve le courage de vous l'avouer.

Adieu, mes très chères amies, mes sœurs. Notre douce Jeanne a brisé notre serment la première, vous ferez de même, je n'en doute plus. Vous irez voir Mélie. Que cela vous apporte la paix, si c'est possible. Moi, je ne puis m'y résoudre. J'ai si peur d'affronter son regard et de quitter ce monde en emportant sa haine. Je veux partir avec son amour éternel.

Vous avez été ma vie. Et, à cette heure du grand départ, je n'ai pas peur. Lorsque vous me rejoindrez, je serai là, avec Rose. Nous nous embrasserons, et nous irons jouer sur les bords de la Touloubre. Il fera beau. Ce sera un joli jour de printemps.

Forcément ».

QUELQUES SEMAINES PLUS TÔT

Un temps trop tard.

À peine une seconde.

La seconde entre la fin de sa vie et le début de sa mort

Antoine écrase la pédale de frein et, dans le bruit du crissement de ses pneus, voit la Peugeot qui roule devant lui percuter un platane. Le monde s'arrête, coupé net.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

Quelque chose revient à sa conscience. C'est le cliquetis de son clignotant, déclenché par le choc du freinage. Ses mains sont vissées au volant qu'il n'a pas lâché. La route, la nuit, les phares qui éclairent le bas-côté.

Et le daim.

Antoine l'a vu surgir de nulle part. Il n'y avait rien. Et soudain il y eut le daim. La Peugeot avait freiné un temps trop tard. Pour l'éviter, son conducteur avait donné un coup de volant à droite. Le réflexe irréfléchi qui sauve ou qui tue. Mauvais choix, car à gauche, il n'y avait pas de platanes. Des hautes herbes, des talus, de quoi secouer, mais rien de grave. Quelques ecchymoses, un arrêt maladie et la vie reprenait.

À droite, c'était les platanes. Ils bordaient la route depuis plusieurs kilomètres déjà, de beaux et grands platanes, comme un foulard boisé qui ceinturerait la route.

Quand c'est ton heure, c'est ton heure

Le daim tremble. Au lieu de le faire fuir, le fracas de l'accident l'a paralysé. Une patte levée au-dessus du sol, il hume l'air, incapable de bouger.

T'as raison Bambi, ça sent la mort, a minima la tétraplégie

Antoine coupe son moteur, met les warning et sort de son vieux coupé Mercedes. Il entend des craquements dans la nuit noire. Est-ce l'arbre ou la Peugeot ?

Il ne fréquente plus le genre humain depuis trois ans, mais il y a des choses contre lesquelles il ne peut lutter. Porter secours, par exemple.

Portable coincé sur l'oreille, il s'approche de la portière avant. Un regard de femme le surprend ! Il s'attendait à un homme, sans savoir pourquoi. Il tire sur la poignée mais la Peugeot résiste. Le regard bat des paupières.

Putain, elle est en vie !

Enfin, quelqu'un au bout du fil.

— Allô ! Un accident. Je ne sais pas trop... La route vers l'aéroport... Roissy... Comment ? Ah oui, mon GPS.

Il informe les pompiers de sa position, et continue de scruter l'intérieur de la Peugeot.

Derrière la vitre, le regard s'agrandit et la bouche articule du vide. Antoine fait un geste comme pour lui dire de ne pas bouger. Ce qui est ridicule, car elle est coincée contre son airbag.

Coup d'œil à sa montre.

C'est bien, tu n'oublies pas que tu n'as pas que ça à foutre, et qu'un avion t'attend

Il tente de nouveau d'ouvrir la voiture. En vain. Pas de vitres brisées, pare-brise à peine effrité. Et pourtant, elle semble mal en point.

Qui ? La femme ou la bagnole ?

Il rit bêtement.

C'est les nerfs...

Depuis quand n'a-t-il plus ri ?

Au moins mille ans.

Re-coup d'œil à sa montre. Prise de décision. L'ancien flic qu'il est sait qu'il ne sert à rien de s'éterniser. Les secours arrivent, il n'apporte aucune plus-value à la situation, et l'avion n'attendra pas. Cette pauvre femme n'est qu'un exemple supplémentaire de ce qu'il a côtoyé toute sa vie. L'illustre seconde « avant-après », celle qui t'envoie dans le néant, qui te catapulte dans une autre vie, la vie d'après, celle où tu regardes les photos de ta vie d'avant, les larmes aux yeux, tandis qu'un gentil aidant familial change ta couche parce que ton sphincter est resté dans la Peugeot.

Ton sphincter à toi va bien, par contre le reste...

Assez de digressions. Il tapote sur la vitre de la conductrice.

— Madame, je dois partir, mais les secours arrivent, ne vous inquiétez pas et surtout ne bougez pas.

Vraiment très con, ce conseil.

Si sa vieille Merco ne le laisse pas tomber, il arrivera à temps à l'aéroport. Clé, moteur, embrayage, elle répond au quart de tour. Au moins ça. Au moins une chose qui ne l'a jamais lâché.

On ne se fait pas lâcher par hasard.

Merde, là-haut ! Antoine cohabite avec ses pensées depuis trois ans, mais parfois, ras-le-bol ! Il ne peut jamais les retenir. On ne retient pas les pensées, c'est pour ça qu'elles sont pénibles.

Démarrage sur les chapeaux de roues. Retour à ses projets, c'est-à-dire le néant. Il a hâte du rien. Du noir, du générique de fin.

Dernier coup d'œil dans le rétro.

Tu n'aurais pas dû...

Le daim tourne la tête vers ce voyageur agité qui amorce une marche arrière dans la nuit. Puis, il lèche le bras couvert de sang qui vient de jaillir de la Peugeot.

— Pourquoi on ne s'est pas réveillés sous le même drap ?

Marion sort de ses pensées. Elle qui fut toute sa vie la femme d'un seul parfum, d'un seul thé, d'un seul homme, s'étonne toujours de la drague 2.0 d'Armand. Ce gamin a le chic pour la surprendre et la faire rougir. Il doit avoir la moitié de son âge et lui fait une cour décomplexée depuis qu'ils se croisent à l'EHPAD Saint-Jean.

Cela l'amuse d'être courtisée. Cela l'intimide, parfois. Souvent, cela l'effraie. Elle n'a pas l'habitude d'être flattée. Elle ne sait pas répondre. Elle prend surtout garde à ne rien faire ou dire qui puisse donner de l'espoir au jeune homme. La sérénité à laquelle elle aspire depuis trois ans ne s'accommode pas de ce genre de stress. Elle saisit le café qu'il lui tend.

— Est-ce que je sais ? Sans doute l'un de nous n'était pas au bon endroit.

Un silence.

— Ou plutôt si, chacun était à sa place. Pas de thé ?

— Thé hors service. Ce matin, c'est ristretto ou rien. Ça se couvre on dirait, non ?

Armand ajuste sa blouse d'aide-soignant, un œil inquiet pointé sur le ciel automnal de Provence. Tout en soufflant sur son café brûlant, Marion observe la courbe angulaire de son menton, là où la ligne parfaitement délimitée de la barbe du jeune homme vient poser une marque d'âge mûr sur une peau de bébé. Elle remarque que les garçons d'aujourd'hui prennent grand soin de leur barbe, ce qui n'était pas toujours le cas de leurs pères. Elle remarque qu'elle remarque bien plus de petites choses, des détails anodins. Elle n'était pas comme ça, avant le 17 juin 2017, le jour où Geneviève Gaillard a fait chavirer son existence. Ces buissons devant elle, tiens. Ils ont changé de couleur depuis la dernière fois. elle ne l'aurait pas remarqué avant. Aujourd'hui, assise sur un des bancs qui jalonnent le jardin, elle le note. Sous les assauts de l'automne, ils sont passés d'un gris-vert à un rouge mordoré. Elle soupire. Cette aptitude nouvelle à prêter attention à tout, c'est bien, et ça ne l'est pas. Elle a la sensation d'être sur ses gardes chaque seconde, et c'est épuisant. Mais avait-elle un autre choix que celui qu'elle a fait ? « Bien sûr que non », admet-elle tandis qu'elle savoure une autre gorgée de café. Comment évite-t-on un tsunami, sinon en s'en tenant aussi éloigné que possible ? D'un coup d'œil circulaire, elle regarde la grande bâtisse

renovée. Voilà donc où ses choix l'ont menée. Pas si mal, finalement. Ici, elle préserve sa plus grande aspiration : la paix. Depuis trois ans, elle avait équipé ses sens, ses sentiments et son cœur, d'un attirail quasi militaire pour ne plus jamais quitter sa ligne droite, son chemin calme. Dieu que la quiétude lui seyait ! Depuis Geneviève, elle avait développé un instinct de survie qui lui permettait de rester éloignée du moindre écueil. Lorsque sa zone de confort est en danger, des alarmes surgissent par tous les pores de sa peau. Alors, elle fuit. Elle fuit l'amitié, l'amour, les conflits. Elle laisse passer les gens devant elle aux caisses des supermarchés, sans râler. Elle ne sonne pas à la porte de ses voisins pour leur dire de baisser la musique. Elle ne renvoie pas le pull trop grand qu'elle a commandé. Elle en achète un autre plus petit. Elle esquive, elle évite, elle contourne. Le demi-tour n'a plus de secret pour elle.

— Un temps à glisser sous la couette, reprend Armand.

Marion ne relève pas.

— C'est pour Paulo, aujourd'hui ?

Elle acquiesce et se lève pour rejoindre le jeune homme dans le hall de l'établissement. Quelques gouttes de pluie signent la fin de la pause-café.

— Je t'accompagne, dit-il.

Devant elle, il sillonne les couloirs comme un poisson dans l'eau. Elle l'admire d'avoir choisi ce métier difficile. Il est à peine plus âgé que son fils. Soudain, elle se demande quel chemin prendra sa progéniture, une fois ses études à l'étranger terminées. C'est chose ardue que de choisir une profession. À son époque, on se posait moins de questions. Le sujet de l'équilibre entre la vie privée et la vie professionnelle ne s'invitait pas autour de la dinde à Noël. On avançait, et on voyait. Une lame de regrets la transperce une seconde, avant de disparaître dans un coin de son cerveau, spécialement aménagé pour y remiser ses pensées noires, incompatibles avec son besoin de sérénité. « Ces jeunes ont raison », conclut-elle en silence tandis qu'Armand continue la conversation.

— Tu ne vas pas t'ennuyer avec Paulo, il a dû en voir des sévères.

— Quelque chose me dit que tu seras au courant.

— Devant un verre ?

— Tu n'abandonnes jamais, toi !

— Mieux ! Un petit-déj ! Je fais des pancakes de malade.

— J'ai deux fois ton âge !

— Peut-être même plus...

Faussement vexée, Marion balance un coup de poing dans l'épaule d'Armand. Elle rougit. Son dernier flirt date de 1990, quand son ex-mari lui avait dit qu'elle